

J.C. Gapdy

L'ogresse et  
les voirlousps



# **L'ogresse et les voirloups**

**JC Gapdy**

**L'ivre Court  
Éditions L'ivre-Book**

Au cœur de ce dédale inextricable qu'est devenue ma vie, le plus simple est encore de raconter la vérité crue, telle qu'elle me vient, telle qu'elle crisse sous la plume. Tout cela, parce que je suis un ogre, ou plutôt une ogresse. Carnassière, carnivore, bien sûr. Si tant est qu'il existe quelques certitudes à mon sujet. Je connaissais les ogres et les ogresses par les contes que m'ont sans doute racontés mes parents du temps où j'étais bébé et où ils étaient vivants, ainsi que par l'une des nombreuses familles d'adoption où l'on m'a placée au fil des ans. Mais je n'ai pris conscience d'en être une qu'assez tard.

Physiquement, je ne corresponds guère à la description que j'ai lue dans les dictionnaires :

« *ogre, ogresse n. commun : Géant(e) mythique (légendes, contes de fées), avide de chair humaine.* ».

Certes, je suis grande, presque un mètre quatre-vingt-douze, mais loin d'être géante. Je n'ai pas du tout l'impression d'être mythique et ni mes voisins ni mes collègues de l'agence immobilière ne semblent penser cela. Quant à l'avidité de chair humaine, là... c'est vrai, j'adore en manger. Si on me jugeait, sans doute dirait-on que je donne dans le cannibalisme. Mais ce serait faux. Être cannibale, c'est consommer un membre de sa propre espèce ; or je ne me sens pas humaine. Je n'ai absolument pas ce sentiment en dévorant ainsi de la chair humaine.

Ce qui veut dire que je suis une ogresse.

Ce qui est navrant et me désole aussi, car je n'ai jamais rencontré aucun autre membre de ma race. Hormis mes parents, sans doute, mais ils ne me l'ont jamais avoué. Sans doute ont-ils toujours mangé de l'homme en cachette. Je n'ai que des doutes à ce sujet, pas de réelle certitude, malgré plusieurs os à demi-brulé, découverts dans la chaudière familiale après leur mort. Avec mes quarante-cinq ans en ce début 2016, je suis certes encore jeune, mais je voyage énormément durant mes vacances. Et, depuis toutes ces années,

j'aurais dû en trouver, en apercevoir, en croiser, des ogres ou des ogresses.

Parfois, je me dis que je rêve tout simplement, que je suis une humaine qui vit un long, un très long rêve, un rêve sans fin. Mais cela me fait sourire. Je sais bien que la réalité n'est pas un rêve. Il m'arrive aussi de penser que je suis folle, détraquée, hantée par quelque défaut et qu'il vaudrait mieux que je me tue ; mais cela ne dure pas, j'aime trop la vie.

On pourrait me rétorquer que je ne cherche là que des excuses, des justifications qui me permettent de supporter une conduite anormale. Mais, non ! Non ! Ce serait trop simple, trop facile. Alors qu'il y a tant de différences entre ces femmes humaines et moi.

D'abord, je n'ai jamais été malade. Jamais. Ni rhume, ni fièvre, ni aucune de ces maladies infantiles qui vous couvrent le corps de boutons rouges ou blancs, vous gonflent le cou ou obligent à vous retirer quelque appendice. Rien. Pas même cette grippe qui touche des milliers de personnes chaque année.

Ensuite, il y a ma force et mes performances physiques. Dès l'enfance, j'ai appris à la cacher, tant ma puissance m'effraie. En fait, depuis que j'ai réalisé ce dont j'étais capable. J'en ai pris conscience au collège, alors que j'allais sur mes douze ans. La nuit, lorsque j'étais certaine de pas être vue, je me chronométrais fréquemment. Sans me fatiguer, sans même transpirer, je courais sur quinze-cents mètres en moins de deux minutes trente. J'ai vérifié ce temps plusieurs fois avec un chronomètre volé au professeur d'éducation physique. Ma plus mauvaise performance a été de deux minutes trente-six. L'année précédente, en 1987, un jeune marocain a ébloui le monde entier avec ses trois minutes trente. J'ai aussi le souvenir de ma rentrée au collège quand j'ai reçu en cadeau cette bande dessinée de Peyo. L'histoire d'un petit garçon qui possédait une force extraordinaire, sauf quand il était enrhumé. Émerveillée, j'ai essayé de l'imiter quand il soulevait ces taxis rouges. Un soir, j'ai pris l'avant de la grosse Volvo 240 de nos voisins. Plusieurs jours, je suis restée apeurée à l'idée que quelqu'un m'ait aperçue la lever au-dessus de ma tête puis la laisser choir avec fracas. J'ai eu des cauchemars en imaginant l'arrivée des gendarmes et ma mise au cachot dans la prison de la ville.

Et puis... il y a beaucoup d'autres choses. Des choses que je n'arrive pas à expliquer et qui ne relèvent pas de ce que j'ai appris, qui me semblent relever de la magie, du fantastique, que sais-je encore... Il est vrai que la littérature humaine concernant les ogres est réduite et lapidaire ; quant aux ogresses, je n'en ai trouvé aucune trace. Je ne fais pas référence aux contes qui traînent çà et là. Je parle d'études, de textes explicatifs. Comme tous ces documentaires scientifiques sur les hommes ou les animaux qui passent à la télé.

Jusqu'à la fin de l'année dernière, au 15 décembre 2016, jour où tout a basculé, où tout est devenu ce dédale inextricable dans lequel je me retrouve maintenant. À cause de ma faim. Et de mon caractère. Je me souviens avoir lu que nous autres, ogres et ogresses, sommes des brutes géantes, hirsutes, inintelligentes et surtout cruelles. Cela ne me correspond pas, moi qui ai une licence en Droit et une maîtrise d'Économie. Mais je ne ferai pas de commentaire.

Par contre, cruelle ? ... Bon, là. C'est une question de point de vue. D'abord parce que j'adore chasser. Chasser à pied et tuer avec mes mains. Je ne trouve nul plaisir à infliger quelque souffrance, mais je tue, c'est vrai. Cela m'oblige à changer de pays assez fréquemment. Émigrant de la région du Jurançon, je me retrouve, depuis deux ans, dans ce coin des pays d'Othe et d'Armance. Pourquoi ici ? Parce que c'est assez loin des Pyrénées et parce que la forêt d'Othe m'offre de quoi me nourrir. Cerfs, chevreuils, sangliers en quantité pour satisfaire ma faim et me permettre de chasser la nuit pour me gaver, sans risque, de viande chaude toute gorgée de sang. Bien sûr, avec tous les chasseurs humains qu'il y a, je dois veiller à ne jamais m'aventurer dans la forêt avant la nuit et à repartir à l'aube, surtout pendant les périodes de chasse. Question d'organisation. Et, même si la forêt n'est pas très dense ni trop chargée de taillis de tous côtés, je sais effacer mes traces et faire disparaître les carcasses de ce que je dévore. Pour la chair humaine, j'avoue que c'est un peu plus compliqué. Je dois rester prudente à l'extrême et me contenter de ratisser parmi la faune des marginaux. Plutôt des femmes. Je ne suis pas très attirée par la chair mâle. Sans doute parce que ceux-ci sont, eux-mêmes, peu

affriolés par ma trop grande taille, ma trop large carrure d'épaules et la force que je dégage.

Il n'empêche. En deux ans, je n'ai pu manger que trois jeunes femmes, dont la cadette, qui avait environ vingt-deux ans, était dodue et tendre à souhait.

Malgré cela, tout allait bien...

Jusqu'à cette nuit-là...

C'était il y a quelques semaines...

Une nuit calme et claire. On allait vers la pleine lune. Pour ne pas les souiller ou déchirer, j'avais quitté en partie mes vêtements. La chasse avait été agréable, me permettant d'attraper un chevreuil qui avait tenté de m'encorner. Malheureusement pour lui, sans succès. Du sang sur le visage, le torse et les mains, je me reposais béatement, demi-nue, lourde et repue. Je rêvassais, un morceau de viande en main. J'ouvrais ma gueule pour le mordre quand je faillis m'étrangler en les apercevant.

Deux gosses humains. Un garçon. Une fille. Douze ou treize ans pour lui. Environ dix pour elle. Chaudement habillés avec de solides souliers aux pieds, afin de résister au froid qui commençait timidement à poindre. Le jeune garçon tendait un bâton pointu vers moi. Une épée de bois, me suis-je dit. Je me suis redressée :

– Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ?

En découvrant ma musculature et surtout les marbrures rouges qui me couvraient, le garçon a pâli et s'est reculé en tremblant. La cadette s'est tournée, se serrant de toutes ses forces contre lui. J'ai secoué ma tête et mes mains dégoulinantes de sang, avant d'avancer vers eux. La gamine a crié alors que le garçon coassait :

– N'approchez pas !

J'ai posé un genou à terre et planté mes yeux dans les siens.

– Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ? Réponds si tu veux vivre.

– Si je réponds, vous ne nous mangerez pas ?

– Je verrai. Réponds-moi !

– Non ! Je... vous devez d'abord promettre de ne pas nous manger.

– D'accord, ai-je ri. J'ai déjà fait ripaille cette nuit. Mais cela ne m'empêchera pas de vous tuer si c'est nécessaire. Alors ?

J'ai constaté que son épée de bois était un bâton de marche avec un embout ferré et une sangle de cuir. J'ai saisi l'enfant par le poignet et je l'ai tiré doucement vers moi.

– Alors, qui êtes-vous tous les deux ?

Il a dégluti et, d'une voix frémissante, a répondu :

– Je... Thomas et... C'est Audrey, ma sœur.

– Et que faites-vous là ?

– On... on nous a abandonnés dans la forêt.

– Ah oui ! Bien sûr. Suis-je bête ! Et tu sèmes quoi derrière toi ?

Des cailloux ?

Baissant les yeux, il a rougi et balbutié quelque chose que je n'ai pas compris. J'ai mis un index rougi et replié sous son menton pour le relever et pour l'obliger à me regarder :

– Alors ? Vous n'êtes que deux pour jouer au petit Poucet. Moi, je suis une ogresse, pas un ogre, mais j'ai tout aussi souvent faim. Qu'as-tu à dire ?

– Je...

Un nouveau frisson l'a parcouru.

Ses yeux sont restés fixés sur moi puis il a murmuré :

– On... On s'est sauvés.

– De chez vous ? Vos parents vous font quoi pour que vous filiez tous les deux en pleine nuit ? De ce que j'en sais, les fugues, c'est de ton âge, pas de celui de ta sœur.

– C'est pas nos parents. On... est dans une famille... d'accueil.

– Ah ! Orphelins comme moi alors.

Il a hoché la tête sans rien dire.

– Et pas de famille ailleurs. Je connais ça.

J'ai soulevé un peu plus son menton, observant une marque violacée sous l'œil, accompagnée d'une coupure sur la pommette.

– Pas jolis les coups que t'as reçus. Moi, j'en ai rarement eu. Je sais taper pour me défendre. On m'a jamais trop embêtée sauf quand certains voulaient regarder ou tripoter sous mes jupes, ai-je ricané sans raison.

– C'est... C'est pour ça qu'on est partis. Il... il... avec Audrey...

– Ah ! Pas sympa. Et t'as pris une raclée en la défendant ? Hum ! Bon ! Qu'est-ce que je vais faire de vous ? Si ce que tu racontes est vrai, tu n'iras pas colporter que tu as vu une ogresse demi-nue en

train de boulotter un chevreuil en pleine forêt. Personne ne croira un fugueur, surtout qu'il sera plus important pour toi de protéger ta sœur. Donc qu'est-ce que je vais fiche de vous ?

– Est-ce qu'on peut se reposer par-là ? Audrey n'en peut plus de marcher et puis, comme ça, si quelqu'un vient, vous... vous pourrez nous défendre comme vous êtes forte et...

Là, je dois reconnaître que j'ai franchement éclaté de rire. Le gamin tremblait de peur, littéralement, à en mouiller son pantalon de serge épaisse, mais il avait assez de cran pour avoir voulu défendre sa sœur d'un arsouille. Il avait pris des coups, l'avait embarquée dans cette forêt pour tomber sur une ogresse comme moi et il arrivait à me demander de l'aide. Je crois que c'est ça qui m'a fait hésiter. Je n'aurais pas dû. Je le sais maintenant. Mais je n'aurais pas pu, non plus, les abandonner. Je me connais trop bien.

Ogresse ? Ouais. Cruelle ? Tu parles...

Bon ! Je lui ai fait signe d'attendre. La petite s'est accrochée à sa main. Je me suis plongée dans un ruisseau tout proche pour me laver entièrement. Dès que je suis ressortie, je me suis essuyée à la large serviette que j'amène toujours avec moi ; j'ai enfilé mes fringues, jeans et chemise épaisse. Les deux gamins se sont approchés. Un peu hésitants, mais visiblement bien moins apeurés qu'auparavant.

Il faut dire qu'habituellement j'ai un air plutôt « *gentil* », malgré ma carrure qui tient plus du mec bodybuildé que de la jeune starlette du Festival de Cannes. D'un autre côté, je suis une ogresse, d'accord, mais la viande fraîche que je mange n'est pas, contrairement à ce que disent les contes, la viande de gamins. Le petit Poucet serait venu chez moi... évidemment, il n'aurait pas récupéré les bottes de sept lieues, mais il aurait dormi tout son saoul sans le moindre souci. Est-ce que ces deux-là l'avaient deviné ? J'en doute. Du moins pas si rapidement. Après...

Ouais après ! Quand les autres sont arrivés. Là, je dis pas.

J'ai regardé la lune. À vue d'œil, minuit était passé. On entendait la vie nocturne de la forêt, sur fond de vent à peine audible. Et il ne caillait pas trop pour des humains ; moi, je trouvais qu'il faisait presque chaud.



– Bon ! Okay ! Vous venez avec moi. Ma bagnole est garée par là-bas. Je porte ta sœur. Ça la reposera et on ira moins lentement.

Je ne leur ai pas laissé le temps de réagir. J'ai attrapé la petite Audrey, un poids plume, et je l'ai prise dans mon bras gauche en coupe, la tenant au mieux contre moi.

– Allez, t'as qu'à te reposer. Y'a deux heures de marche pour ton frère, vu que je prends jamais les grands chemins et que je fais gaffe... Au cas où. Tu comprends ? Non ? Pas grave ! Allez ! Ferme les yeux et repose-toi, puce !

Elle n'a rien dit, juste lancé un regard à son frère, et posé sa tête contre mon sein. Je n'ai pas fait dix pas en petites foulées, qu'elle dormait déjà. Un souci de moins. J'ai fait signe au garçon de s'approcher plus près et je lui ai demandé à voix basse :

– Vous étiez vers quel coin ? Que je sache, histoire de pas vous ramener par là-bas. Tu comprends ?

– On vient de Migènes.

– Okay, ça va. Ma voiture est près d'Armeau, par là. C'est presque à l'opposé. Mais c'est pas à côté ; ça fait bien quinze bornes. Pour moi, c'est rien. Pour toi... ça m'étonnerait. On verra.

Sauf qu'on n'a même pas fait un kilomètre. Oh, le petit était vaillant. Et calme, aussi. Là, je dois reconnaître qu'il m'a impressionnée à rester aussi calme, à avancer avec une réelle obstination dès qu'il a compris qu'on s'éloignait vraiment. Pourtant il était inquiet et méfiant. Et il se retournait fréquemment, m'obligeant à prendre sa main et à la caser dans ma paluche. Mais il a quand même continué à regarder derrière nous et il a fini par dire, alors qu'on venait de traverser un coupe-feu :

– M'dame. Y'a des gens derrière nous.

– Des gens ?

Je me suis retournée brusquement. J'étais tellement habituée à ne jamais m'inquiéter de quoi que ce soit durant la nuit, que je n'avais pas écouté. J'ai ouvert les yeux, mais je ne voyais rien. Je veux dire à part les arbres, les buissons, la forêt quoi. Et les bruits, c'étaient ceux des animaux qu'accompagnait un peu de vent. Mais des types ? Non...

– Y'a personne. Y'a aucun humain, rassure-toi. Je les sentirais sinon.

– Alors, c'est peut-être pas des hommes, a-t-il soufflé à voix basse.

– Sans doute. Ici, y'a pas mal d'animaux.

– Ceux-là nous suivent...

J'ai levé la petiote et j'ai calé sa tête sur mon épaule. Elle n'a même pas bronché. Puis j'ai observé plus attentivement. Comme pour chasser. Là, je les ai vus.

Cinq. Non six. Grands comme de jeunes adultes humains, comme des ados quoi, ou des adultes tordus, contrefaits. Sauf qu'ils n'étaient pas humains. Je les aurais sentis. Et ce que je reniflais ne me plaisait pas du tout. Ils étaient trop grands pour des animaux. Mais cela puait le chien, le renard, le loup, le blaireau même.

– Des voirlous, ai-je soufflé. Merde alors !

J'ai essayé de me souvenir des lieux. On venait d'un coin de forêt qu'on nommait le Pet au diable, où je m'étais lavée et là, c'était le Beau Chêne avec ses contre-allées. Il y avait la Mare du Cul du Loup vers le sud avec un grand chemin qui pouvait nous ramener vers les Bauquins, même si c'était pas en ligne droite. Question maison, y'avait rien de plus près. Le gamin n'y arriverait jamais.

– C'est des loups-garous, hein ?

– Nan ! C'est pareil sauf qu'ils se transforment en n'importe quel animal. Des loups, parfois. Mais pas seulement. Et ils ne peuvent nuire que de minuit à l'aube.

– Ils sont là pour nous ?

– Sans doute ! Je n'en ai jamais vu depuis deux ans que je viens là.

Bon, les légendes, j'y ai jamais trop cru. Faut dire qu'y'a de quoi. Je suis une ogresse qui ne ressemble à aucune des légendes humaines. De ce que je savais, les voirlous pouvaient être blessés, mais pas tués. J'avais appris ça en furetant sur Internet, dans les bibliothèques du coin et, surtout, en écoutant un conteur avec qui j'avais sympathisé. Suffisamment pour ne pas songer à avoir faim de lui.

– Ils vont nous tuer ?

– Sais pas. Mais ils sont six. Je suis seule et je porte ta sœur...

– Je suis là. J'ai mon bâton ferré.

Là, j'ai éclaté de rire. Le minot qui m'arrivait à peine sous la poitrine voulait leur tenir tête avec son bâton ferré. Il a cru que je me moquais, mais je n'ai pas eu le temps de lui expliquer : les six bestioles s'avançaient vers nous et mon rire ne les avait pas fait hésiter le moins du monde. Pfff ! J'allais déchirer mes habits. J'ai râlé, mais j'ai déposé la petite. Tout doucement, contre un arbre avec assez de mousse pour la caler. Elle allait se cailler les miches à cause de l'humidité. Tant pis !

Ils ont bondi. Pas tous, mais trois, ensemble. Les plus proches. Sans crier, sans bruit. Tout au plus une sorte de feulement et de sifflement. J'ai repoussé le petiot et j'ai agrippé le premier qui est passé devant ma main, alors qu'il tentait de niaquer le garçon. Un mélange d'homme et de chien qui a salement couiné. J'ai entendu les os craquer quand je l'ai envoyé valdinguer à travers les branches et les buissons, pour s'écraser contre un tronc. Le second a pris une baffe dans sa tête de renard. Une renarde même, ai-je deviné. Elle a été moins loin que le premier, mais a couiné tout aussi bellement en se retrouvant avec une cuisse empalée dans une grosse branche. Le troisième a reculé. J'ai soulevé la petite Audrey dans un bras, le garçon dans l'autre et j'ai fait demi-tour sans attendre. Malgré leur légèreté, ils me gênaient, m'empêchant d'écarter les branches qui les fouettaient et réveillaient la fillette. Mais peu importait. J'ai foncé. La voiture était encore à quatorze bornes. La plus proche maison à une dizaine. Et l'aube ne serait là que dans plusieurs heures.

J'entendais les halètements des hommes-bêtes derrière moi, le bruit des feuilles mortes et des branchages sous leurs pas. Mais j'allais trop vite pour eux. Même la végétation ne me ralentissait pas assez. Quand la lune a éclairé le large chemin sur lequel j'ai déboulé, je me suis retournée et arrêtée. J'ai posé les deux marmots ; Audrey s'est jetée contre son frère qui l'a placée derrière lui et s'est planté, sans que je dise quoi que ce soit, face à la coulée, son bâton solidement tenu en main.

Il n'a guère fallu attendre pour qu'ils bondissent devant nous. Ils étaient cinq seulement ; la renarde, me suis-je dit, devait toujours être coincée avec sa jambe épinglée par cette branche brisée. Les autres se sont mis en demi-cercle. Ils grognaient. L'un d'eux puait le suidé jusqu'ici. Massif et lourdaud, c'est lui qui avait fait le plus de

bruit en nous poursuivant. Sa tête, à demi-humaine, était couverte de poils sombres et sa bouche, déformée par un rictus, laissait saillir deux canines impressionnantes. Avec l'homme-loup, il me paraissait le plus dangereux. L'homme-chien bavait et paraissait hésiter. Tous trois me sautèrent dessus comme la première fois, alors qu'une femme-louve se tenait légèrement en retrait. Le dernier, un homme-blaireau tentait de nous contourner.

– Fais gaffe, petit, ai-je grogné. Il veut t'attraper pendant que les autres me sauteront dessus.

Je n'ai pu en dire plus ; il m'a fallu saisir le sanglier par l'épaule et le faire pivoter pour le projeter contre le loup. Ils se sont affalés à terre, en grognant. L'autre qui sautait, la femme louve, n'a pas fait long feu. Mon poing lui a fracassé le visage. J'ai entendu un jappement alors qu'il s'effondrait. Et là, j'ai éclaté de rire. Avec toute la force dont il était capable, ce qui n'était pas grand-chose, mais que la terreur décuplait, Thomas avait planté le bout ferré de son bâton dans le torse du blaireau. Du sang coulait et la bête tentait maladroitement d'endiguer l'hémorragie de ses mains tordues en forme de pattes. Je me suis penchée vers les autres bêtes qui essayaient de se relever. Mes poings sont partis. Écrasant un nez-museau puis l'autre, avec un bruit réjouissant qui me fit comprendre qu'ils étaient brisés.

J'ai attrapé le bâton du jeune garçon qui s'y cramponnait désespérément et j'ai poussé. Le trou dans la poitrine de l'autre s'est quelque peu agrandi ; le sang a coulé plus fort. Je l'ai assommé d'un coup sur la tempe et j'ai soulevé les deux enfants. Trouver les maisons ne fut pas très long, tellement je fonçais. Trois fermes. Dont une retapée de neuf, avec deux voitures devant. Aucun bruit. Aucun chien. Cela ne m'a pas plu, mais je me suis avancée. Audrey sanglotait. Thomas tremblait. La porte, solide et neuve, ne comportait ni sonnette ni heurtoir. Mes poings les ont remplacés. Tapant et faisant craquer le bois, jusqu'à ce que des lumières s'allument à l'étage.

Des volets s'ouvrirent. Un canon double apparut et une voix, adolescente, lança :

– Partez d'ici ! Allez-vous-en ou je tire ! Et j'appelle les gendarmes ! Et je sais tirer ! Et j'ai plein de cartouches !

Il aurait sans doute continué sa litanie de longues minutes si je ne m'étais reculée pour qu'il nous voie tous les trois. J'ai levé la tête. C'était bien un adolescent. Un garçon qui devait avoir l'âge de Thomas. Le fusil ne tremblait pas entre ses mains.

– Appelle plutôt les gendarmes au lieu de tirer. Ces enfants-là – je montrai Audrey et Thomas – ont été agressés dans les bois. Il faut les aider.

Il a fallu parlementer ; mes deux petits protégés s'en mêlèrent. Et, brusquement, la porte d'entrée s'est ouverte devant nous. Une jeune fille de quinze ou seize ans nous fixait, mâchoires serrées, un autre fusil de chasse pointé vers nous.

– C'est des voirloux qui les ont attaqués ?

Étonnée, j'ai simplement hoché la tête. Elle s'est écartée et nous a fait signe d'approcher en se penchant pour regarder au loin. J'ai poussé les deux petits vers elle.

– Vous n'entrez pas ? a-t-elle demandé en constatant que je m'apprêtais à faire demi-tour.

– Non ! Je veux être certaine que ces saletés ne les embêteront plus...

J'ai couru, humant l'air en arrivant à l'orée des bois. Mais je n'ai pas perçu leurs odeurs. Quand je suis arrivée sur les lieux de notre dernière bataille, il y avait encore des traces, mais les hommes-bêtes avaient disparu. Sauf un. Le blaireau qui gisait à terre, mort, le torse ensanglanté. Au temps pour l'immortalité de ces saletés ! La course m'avait affamée. J'ai hésité. Mais ma tenue était abimée et l'aube était encore lointaine. J'ai regardé le corps. La viande ne devait pas être terrible. Sans doute un mélange coriace d'homme et de bête. La faim a pris le pas sur la prudence. Après tout, je n'avais pas très souvent l'occasion de manger de l'humain.

Quand je me suis relevée, j'étais en piteux état, les vêtements maculés et souillés. Par habitude et par précaution, j'ai cherché un trou pierreux et j'y ai enfoncé ce qui restait du cadavre vidé de son sang. Je l'ai recouvert de pierres. Des grosses et lourdes. Des chiens le sentiraient sans doute, mais quelle importance ? J'ai repris ma course pour tenter de retrouver la trace des autres. J'ai déboulé sur le lieu de notre première rencontre, celui où je m'étais débarrassée de la renarde. Elle, je ne l'ai pas trouvée. Elle avait

réussi à se dégager. Des traces de sang, peu nombreuses, mais suffisantes pour moi m'offraient une piste.

Elles allaient dans la direction des Migènes. Sans remords ni hésitation, je les ai suivies. Courant parfois, marchant le plus souvent à grandes foulées. J'ai aperçu la baraque six kilomètres plus loin, étonnée du cran des deux gamins qui avaient parcouru, en pleine nuit, à l'approche de l'hiver, une telle distance. Il n'y avait plus de traces de sang depuis longtemps, mais je savais, à l'odeur, qu'elle était arrivée jusqu'ici. Et que l'homme-blaireau venait, lui aussi, de cette ferme isolée. Des chiens y vivaient ; je les ai aperçus, terrés au fond de leurs niches, sans nul doute apeurés de ce que leurs maîtres étaient devenus.

De la lumière filtrait entre les volets et sous la porte. Les odeurs étaient fortes. Il y avait celles de la ferme qu'entouraient de larges dépendances avec des véhicules, des tracteurs et des engins. Tout ici montrait une grande richesse. Des gens plus qu'aisés. Il y avait les effluves des bêtes, des chiens et, par-dessus, celle, étrange et entêtante, des deux voirloups. Accompagnée de celles plus discrètes des enfants. Pour les avoir portés, j'avais humé leurs odeurs et je ne pouvais me tromper.

J'ai poussé la porte. Personne. J'ai entendu fourrager, grogner au bout d'un couloir brillamment éclairé. Tout à côté de massacres<sup>{1}</sup> de chevreuils, j'ai vu les fusils de chasse soigneusement posés sur un râtelier mural. Qu'est-ce qu'il m'est arrivé ? Pourquoi, moi qui n'ai jamais utilisé que mes mains, ai-je agi ainsi ? Je ne sais. J'en ai attrapé un. Il était chargé. Je me suis avancée en direction des grognements qui n'avaient pas cessé.

La porte d'une salle de bain était ouverte. Je l'ai aperçue, de dos. Entre femme et renarde, nue, avec des plaques de pelage rouge et sale qui ne la couvraient pas entièrement. Elle était penchée sur sa blessure. Occupée à tenter de se soigner avec ses mains-pattes, elle ne m'a entendue qu'au dernier moment. Elle s'est tournée, a crissé des dents en me voyant et a voulu bondir. Les deux cartouches de chevrotines l'ont fauchée en plein élan. Elle était déjà morte quand je me suis penchée au-dessus d'elle. Je suis sortie et, le fusil en main, j'ai repris le chemin de la forêt, courant jusqu'à rejoindre ma voiture.

Le lendemain, dans le journal local, j'ai découvert qu'un drame s'était joué dans une ferme des Migènes. Un homme avait abattu, de deux cartouches en plein torse, son épouse avec laquelle il se disputait souvent, selon les gens du cru. Le mari était activement recherché, car il avait fui avec son fusil et de nombreuses cartouches. Arme et munitions que j'avais jetées, dans un grand sac de toile lesté, au fond d'un étang avant de regagner Troyes. Nulle mention des enfants...

C'est là que j'ai commis une nouvelle erreur. Je me suis posée des questions et je me suis inquiétée pour eux. Deux jours durant, j'ai essayé de me renseigner discrètement. J'ai acheté, le payant en liquide, un téléphone portable avec une carte sans abonnement pour contacter la gendarmerie. Sans rien apprendre. Après bien des tergiversations, j'ai appelé la famille Luvier, puisque c'était leur nom, chez qui j'avais déposé les enfants. La femme puis son mari m'affirmèrent que je me trompais, qu'il n'y avait jamais eu d'Audrey ni de Thomas, chez eux. Même de passage.

Quand j'ai réalisé que j'étais folle de m'inquiéter de deux jeunes humains, il était trop tard. Est-ce de prendre conscience de cela, de ne plus, brusquement, me considérer comme une ogresse qui m'a poussé à agir ? Sans doute. Les vacances scolaires n'étaient pas finies ; Noël approchait. J'ai continué à surveiller la ferme des Luvier, nuit et jour. Je sais que c'est ma faute. J'aurais dû réagir quand l'adolescente nous a ouvert. Ce soir-là, les voitures étaient devant leur maison. Mais il n'y avait pas les parents... Pourquoi n'avais-je pas prêté attention aux odeurs ? J'aurais dû ! Je les avais arrachés aux dents des voirloups qui les poursuivaient pour venir les jeter dans la maison d'autres voirloups, sans même le réaliser.

Un soir, je n'ai pas tenu. J'ai repris ma voiture et je me suis plantée non loin de la ferme où je les avais laissés. Il devait être onze heures quand la famille est sortie, chacun chaudement habillé. J'ai reconnu les adolescents, visiblement excités. J'ai entendu parler de messe de Minuit, de cadeaux, de fête et de repas. Ils sont montés dans l'imposant 4x4 et ont filé. Dès que les feux arrière eurent disparu dans un tournant, je pénétrai dans la maison...

Il y avait un sapin, des cadeaux déjà posés à son pied, une table prête pour le repas au retour. J'ai cherché partout, dans les

dépendances, aussi bien qu'au grenier ou à la cave. Partout... Je n'ai rien trouvé, rien vu...

Je serais sans doute repartie si je n'avais perçu les odeurs dans le sous-sol.

Cela sentait le loup. Le loup et la louve, ai-je réalisé en reniflant fort.

J'étais bien dans l'ancre de voirlousps. L'homme-loup qui avait été, avec le sanglier, le plus dangereux du groupe. La femme-louve qui s'était tenue sur le côté sans attaquer. Elle m'avait paru la moins agressive, n'avait pas bondi sur moi ni les enfants, avait juste tourné autour du groupe. Oui, elle n'avait peut-être pas voulu tuer les enfants. On dit que les louves protègent leurs petits et ceux des autres.

Je devais réfléchir. Mes deux mômes... Tttt ! me suis-je repris. Ce n'étaient pas les miens. Les mômes devaient donc être ailleurs si elle avait voulu les protéger de l'homme-loup qu'était son mari.

Je suis remontée et sortie. Les deux autres fermes étaient closes, visiblement à l'abandon, bien qu'en bon état. Avec précaution, je me suis avancée jusqu'à la plus éloignée, humant l'air et reniflant un peu partout. Il m'a fallu repasser plusieurs fois, mais j'ai fini par percevoir le fumet mélangé. Celui d'une louve et celui d'une femme. Puis, en jurant, j'ai senti celles des marmousets. Tous les deux étaient venus là.

Je n'ai plus hésité. Trouver une barre de métal ne fut pas difficile, fracasser un volet ancien, briser un carreau pour ouvrir une fenêtre et me glisser à l'intérieur encore plus simple. J'ai appelé, sans rien entendre. Les pièces, tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage, étaient à l'abandon, en partie meublées, mais poussiéreuses.

L'heure tournait ; les Luvier risquaient de revenir.

J'ai sorti le téléphone et allumé la lampe intégrée. Avant de lâcher un nouveau juron. Il y avait des traces dans la poussière. En direction de la cave. Bien sûr, j'ai failli me casser la figure ; l'escalier branlant n'était plus solide et mon poids a fendu un peu plus le bois vermoulu par endroits, me faisant échapper le téléphone et la lumière.

Il y avait deux portes, au bois patiné et craquelé. Sur l'une d'elles, on avait placé une serrure flambant neuve. J'ai pris mon élan et j'ai



foncé. Avant de beugler. Le panneau était ancien, mais encore solide. J'ai insisté, criant aux enfants que c'était moi. Il y eut des bruits de pas, des paroles étouffées, que je n'ai pas comprises. Mais j'ai poussé la barre de métal entre la porte et son chambranle, y mettant toutes mes forces, un pied posé contre le mur, à hauteur de la serrure. Cela résistait. Puis ça a craqué, avant d'exploser littéralement et me faire tomber, le cul puis le crâne dans la poussière.

Deux silhouettes vives et criantes m'ont sauté dessus. J'avais mal à la tête. Il m'a fallu quelques secondes pour retrouver mes esprits et me redresser. Thomas et Audrey se tenaient là, un peu hésitants, sales, les yeux rougis, mais bien vivants.

– Je savais que tu viendrais nous chercher, murmurait le garçon. Je le savais.

– Ouais ! Ben ! En attendant, vous magnez vos miches de rats et on se carapate vite fait. La messe va tarder à finir et les autres à revenir. Allez !

J'ai attrapé la petite dans mes bras et je suis remontée, en faisant attention à ne pas chuter sur les marches branlantes. Une fois dehors, j'ai senti qu'Audrey frissonnait de froid. Flûte et tabernacle ! Voilà que je n'avais pas songé à mener des vêtements ou des couvertures. Peu importait. J'ai vérifié que Thomas parvenait à me suivre et j'ai foncé jusqu'à ma voiture. Deux kilomètres à courir. Bien que trébuchant souvent, le garçon était toujours aussi vaillant et téméraire. Nous sommes arrivés rapidement et je les ai embarqués. Le moteur a vrombi et la voiture a filé jusqu'à la départementale.

C'est là que je me suis rendue compte que je n'avais pas ramassé le téléphone, trop occupée par la porte à défoncer. Tant pis ! De toute façon, j'avais acheté ça sous un faux nom.

Puis, en voyant les deux gamins dans mon rétroviseur, j'ai réalisé le pire. Qu'est-ce que je devais faire maintenant ? Bien sûr, rentrer chez moi, les laver, nourrir, faire dormir, trouver de quoi les vêtir. Ça, j'y parviendrai sans difficultés.

Mais ensuite ? Je ne pouvais plus rester ici.

Il fallait quitter ce pays d'Othe. Refaire une vie ailleurs. J'en avais l'habitude et je savais m'y prendre. Mais eux ? Qu'allaient-ils devenir maintenant que je les avais sauvés ? Noël ou pas Noël, j'étais dans

la galère. Qu'est-ce qu'une ogresse devait faire de deux mioches, des petits d'humains qu'elle n'était même pas capable de boulotter ?

## Petite note explicative :

Pour en savoir plus sur les voirloup, vous pouvez vous rendre sur la page Wikipédia où l'on vous explique que

*« Le voirloup est une créature fantastique maléfique et nocturne mentionnée dans le folklore français propre au pays d'Othe. Contrairement à une croyance répandue, il ne s'agit pas d'une sorte de loup-garou, mais plutôt d'un « cousin » de celui-ci, puisqu'il peut se transformer en d'autres animaux que le loup. Ce sont des hommes et des femmes aux âmes noires, possédées par Satan, qui se métamorphosent à minuit en bêtes malfaisantes pour attaquer l'être humain. Ils ne peuvent pas être tués, seulement blessés.*

*Le voirloup est propre au pays d'Othe. Ce massif s'étend entre Sens, Troyes et Joigny en unissant les départements de l'Aube et de l'Yonne ; il forme une bande d'environ vingt kilomètres de large sur cinquante kilomètres de long. La région comprise, à l'est, entre Maraye-en-Othe et Bercenay-en-Othe est la plus fertile en légendes sur les voirloup. »*

Des discussions et controverses sur le sujet, sur la bibliographie (*fort réduite*), etc. existent. Certaines sont visibles sur le fil de discussion de la page Wikipédia en question. Il existe quelques livres et une BD sur le sujet, mais, de ce que j'en sais, ils sont tous épuisés. Le titre de la nouvelle est une référence à l'un d'eux « *Le Chasseur de Voirloup* », 1990, de Ronnie G. Martin et Alain Richard.

## L'Auteur



Après des études de biologie puis d'informatique, ayant fait son métier de cette dernière, JC Gapdy est resté de longues années à écrire par simple distraction. Suite à un appel à texte pour une anthologie hommage à Philip K. Dick, il décide en 2012 d'envoyer 13 nouvelles SF. L'une est retenue dans l'anthologie parue en 2013, mais 11 autres feront l'objet de son premier recueil paru en 2015. Depuis, une vingtaine de nouvelles sont parues et son premier roman, coécrit avec Frédéric L. Castle, va sortir en juin 2017. C'est la rencontre de Sébastien Tissandier lors du premier salon des Aventuriales de Ménétrol qui l'amènera à proposer ses premiers textes à L'ivre-Book.

## **Du même auteur chez L'ivre-Book**

– [1 et 1 font 11](#) (*Imaginarium Science-Fiction*)

La page de l'auteur chez L'ivre-Book : [JC Gapdy](#)

# Note de l'éditeur

Tous les livres des éditions L'ivre-Book sont sans DRM, sans protection.

Il est possible que, selon le site où vous avez téléchargé cet ebook, des verrous aient été rajoutés malgré notre désir de vous faire profiter pleinement et librement des oeuvres de nos auteurs.

Si tel est le cas, nous nous engageons à vous fournir gratuitement une version non protégée du livre numérique que vous avez acheté.

Pour ce faire, merci de nous contacter par mail ([ivrebook@yahoo.fr](mailto:ivrebook@yahoo.fr)) en nous joignant la preuve de votre achat (facture) et l'identification de votre mail correspondant à votre compte client sur la librairie qui vous a vendu cet ebook.

Notre but est de vous vendre nos livres, non de restreindre votre liberté dans la lecture de nos œuvres.

## Mentions légales

© L'ivre-Book 2017

ISBN : 978-2-36892-525-6

L'ivre-Book  
1 rue des Anciens Combattants  
63200 MENETROL

Site Internet : [L'ivre-Book](#)  
Blog : [Le blog de L'ivre-Book](#)

{1} On nomme massacre la ramure, la tête d'un gibier tué.